

L'industrialisation :

imitation ou innovation ?

Daniel Théry *

L'industrialisation du Tiers-Monde a été rapide depuis 1955. Le taux de croissance est de 7,2 % par an de 1955 à 1960, 6 % de 1960 à 1965, 6,2 % de 1965 à 1970. Mais qu'en est-il de l'emploi, de la satisfaction des besoins élémentaires des populations, de la libération de l'emprise étrangère ? De tous ces points de vue, les résultats sont décevants.

En gros, les taux de croissance de l'emploi industriel ont été inférieurs de moitié à ceux de la production industrielle. Sans doute, l'emploi industriel (13 % du total en 1973) croît-il plus rapidement que l'emploi global. Mais le rythme d'accroissement de l'emploi total (2 % par an) ne suit pas la croissance démographique de la population en âge d'être active (2,2 % par an) (1).

Bien que les voies de l'industrialisation soient multiples, le schéma d'industrialisation perverse a partout les mêmes caractères.

Le principal fait est l'accroissement de l'inégalité économique et sociale. Il provient d'un ensemble de politiques qui ont concentré toutes les ressources rares (devises, qualifications, crédits) dans un secteur moderne protégé, souvent développé au détriment du secteur traditionnel concurrencé et privé de moyens. La justification avancée pour ce dualisme « sauvage » - la prétendue maximisation du surplus réinvesti dans un système moderne à haute productivité du travail et à forte concentration des profits - a dans les faits été démentie par deux fuites, provenant de l'adoption continue des modes de consommation occidentaux (2) par la minorité (ce qui ampute l'épargne réinvestie) et d'une saignée en devises (coût du transfert technologique) (3) qui ne cesse de croître.

A côté des efforts pour contrôler le capital étranger et combattre la dépendance technologique, il faut que le Tiers-Monde réexamine les possibilités d'élargir ses marges de liberté en réorientant la nature des biens et le choix des techniques vers une satisfaction prioritaire des besoins des masses, à partir des ressources physiques et humaines abondantes dans le cadre d'un développement autocentré (« self-reliance »).

Le rééquilibrage envisagé ne bannit pas les techniques de pointe et d'une manière générale le transfert technologique : il ne s'agit pas d'une autarcie technologique, mais de la combinaison de ces apports externes très sélectionnés avec des solutions intensives en emplois peu qualifiés, en matières premières nationales voire

locales, décentralisées et propices à diffuser le progrès technique (4).

Ce texte expose des cas d'alternatives concernant surtout la contribution de l'industrialisation rurale à la satisfaction des besoins prioritaires (industries en amont et en aval de la production agricole, habitat, ...).

1^{er} cas : énergie renouvelable et développement autocentré

La brutale hausse du pétrole et de ses dérivés tend à refermer la porte à peine entrouverte du développement agricole qui, selon les modalités de la « révolution verte », implique le recours accru aux engrais azotés et la consommation de l'énergie commerciale sous forme d'électricité, de gas-oil et d'essence.

Quatre Indiens sur cinq vivent dans les villages. Or, près des 4/5 des villages n'ont pu encore être raccordés au réseau électrique. L'électrification rurale s'avère une impasse : déjà réservée à une minorité (6 villages sur 20 ont moins de 500 habitants), elle se heurte au rationnement (irrégularité des moussons et donc de l'hydroélectricité, saturation du rail pour le charbon, crise en devises pour le pétrole).

Ces énergies en crise représentent environ 60 % de la faible consommation actuelle (pompes, artisanat, éclairage). Le bois, la bouse de vache séchée et les déchets divers déjà exploités ne peuvent assurer un développement du village avec les méthodes actuelles.

Cependant, la pièce maîtresse d'un système d'énergie décentralisée pour le village devrait être l'unité de conversion par fermentation de matière organique en gaz méthane et en boues résiduelles, riches en engrais. L'installation nécessaire à la fermentation est connue depuis longtemps et requiert pour l'essentiel un réservoir de fermentation et un collecteur de gaz. Les nombreuses expériences indiennes, fondées sur 8 000 unités de 20 types différents, permettent de conclure

(1) Y. Sabolo: Évolution de l'emploi dans les régions en voie de développement 1960 - 1970 - 1973 (BIT, Genève - document ronéotypé, à paraître dans la Revue Internationale du Travail, 1975).

(2) C. Furtado, Le capitalisme post-national, ESPRIT, Avril 1975 (p. 483 à 512) et aussi sous-développement et dépendance, les Temps Modernes, Oct. 1974.

(3) CNUCED, Major Issues Arising from the Transfer of technology to developing countries (Geneva : document TD/B/AC, 11/10 and Add 1, 1972).

(4) I Sachs et al., Le Changement technologique comme variable des politiques de développement et l'avenir des rapports entre le Tiers Monde et les pays industrialisés (Paris : CIREP-EPHE, mimeo, sept. 1974).

* Chargé de recherches au Centre International de Recherche sur l'Environnement et le Développement (CIREP) Paris.

que la conversion biologique en gaz méthane serait une utilisation beaucoup plus rationnelle du déchet animal que l'actuelle combustion directe. Ainsi, pour un village de 500 personnes, 250 têtes de bétail et 100 foyers, un calcul fondé sur des hypothèses modérées (taux de collecte de 75 % des déchets et rendement en gaz durant la saison la moins favorable) aboutit à une production supérieure d'un tiers à la consommation actuelle totale d'énergie. Les avantages écologiques seraient une meilleure qualité sanitaire (collecte des bouses de vaches, latrines collectives connectées au fermenteur) et une économie de 0,4 acre de forêt par an.

L'engrais contenu dans les boues résiduelles est de 25 % supérieur à la consommation actuelle moyenne d'un village. On pourrait le doubler en compostant les boues avec les ordures domestiques. Cet engrais organique rend plus efficace l'engrais chimique et surtout il est vital pour conserver à long terme la fertilité du sol tropical.

Un tel développement autocentré (et non autarcique) économiserait devises et transport. Loin d'être une voie transitoire, c'est une voie d'avenir capable de soutenir le développement local à long terme grâce à la mise en valeur intégrée de ressources végétales dont l'origine solaire fonde la renouvelabilité et l'omniprésence sous réserve de la gestion des cycles écologiques. Une hypothèse particulièrement intéressante est celle de plantations solaires de végétaux à haut rendement photosynthétique (herbes, algues ou plantes marines). Ainsi, la culture de jacinthes d'eau, parmi les nombreuses plantes marines qui encombrant les canaux d'irrigation en Inde, aurait, pour un acre, un rendement en méthane équivalent à plus d'une fois et demis la ration d'électricité actuellement accordée aux rares villages desservis.

Qu'une technologie d'un intérêt majeur pour l'Inde n'ait pas bénéficié d'une priorité de recherche reflète l'indifférence des pouvoirs publics à l'égard des techniques qui ne sont pas importées d'Occident. L'orientation de la recherche passée en faveur des unités individuelles est alarmante. 50 000 sont prévues par le V^e Plan indien en cours. Mais, comme il faut disposer de 3 à 5 têtes de bétail pour y avoir droit, moins de 5 % des fermes seront concernées. Ces installations tendront à monopoliser la matière première et à priver les masses d'un combustible vital. Pour tirer parti de tout le potentiel physique des villages (y compris des déchets d'industries agricoles et alimentaires peu ou mal valorisés), il faut réorienter la recherche vers l'abaissement des coûts de l'équipement en remplaçant l'acier et le ciment (40 % du coût) par des matériaux locaux (bois, terre...) combinés à des revêtements (créosote, PVC; ...). Mais surtout il faut opter pour les unités collectives qui permettront un développement d'échelle et des perfectionnements technologiques.

2^e cas : un matériel agricole trop sophistiqué et trop coûteux

On tient pour une évidence que la multitude des modèles fabriqués dans le monde ne laisse plus de place à l'innovation. L'Institut international de recherche sur le riz (IIRR) a dénoncé cette illusion et

montré qu'elle avait étouffé la recherche. De fait, les machines occidentales sont conçues pour de grandes surfaces; celles du Japon sont trop coûteuses, trop complexes pour se prêter à des réparations et destinées à une production de grande série. En Asie, des ateliers se consacrent de plus en plus à la fabrication de petites séries, qui impliquent un important investissement en travail : moteurs Diesel, tracteurs à deux roues, jeepney, etc. L'IIRR se soucie d'inventer ou d'adapter des machines « qui correspondent aux besoins des fermes et peuvent être produites, utilisées et entretenues grâce aux ressources et aux qualifications locales ». Autre exemple : deux experts du BIT ont étudié en Tanzanie des techniques villageoises propices au développement rural. Dans le cadre d'une agriculture de subsistance à faible excédent commercial, le matériel agricole, ont-ils observé, exige une mise de fonds trop élevée, qu'il s'agisse d'engins importés à traction mécanique, ou même de techniques intermédiaires (traction animale) produites par l'industrie nationale. Bien que l'investissement nécessaire à un équipement complet soit dans ce dernier cas beaucoup moins coûteux, le souci demeure d'effectuer les travaux dans les délais voulus, aux moindres frais et aux moindres risques. Telle est la raison du succès des techniques villageoises dont le coût théorique est, en moyenne, inférieur de 60 % à celui des techniques intermédiaires. L'économie provient surtout du remplacement du métal par le bois, grâce à l'utilisation d'une multitude de matériaux familiers (souvent récupérés). Le coût des matériaux (2/3 du total) peut être encore divisé par 2 ou 3, quand il s'agit de procédés très rustiques tels que le char à bœuf ou la brouette.

Les artisans locaux (forgerons et menuisiers) fabriquent facilement ces instruments. Grâce à des travaux d'entretien accomplis en morte saison, les agriculteurs savent parer aux inconvénients d'un matériel médiocre et fragile qui leur a épargné une dépense en numéraire.

L'autonomie villageoise peut se renforcer à la faveur d'une diversification des productions (meubles) et des techniques (char à bœuf et citerne pour l'approvisionnement en eau). En outre, la productivité sociale est accrue si le surplus ainsi produit et économisé se voit alloué à l'achat sélectif d'instruments intermédiaires (charue, égreneuse de maïs) ou même mécaniques (broyeuse de maïs à marteaux) utilisés à pleine capacité grâce à des arrangements contractuels collectifs.

3^e cas : Le puits en bambou pour l'irrigation au Bihar

Après avoir semé des variétés « miracle », dans l'espoir, bientôt déçu, qu'un voisin lui céderait d'occasion son puits tubé en acier, un fermier se trouve incapable d'acheter l'équipement neuf nécessaire (3 à 4 000 roupies). Menacé de perdre sa récolte, il bricole un puits en bambou (250 roupies) efficace dans les sols alluviaux sablonneux du Nord-Bihar. Le forgeron du village, assisté d'une dizaine de personnes peut le fabriquer en une journée, avec des matériaux trouvés sur place ou faciles à se procurer (bambou, fibre de coco, clous, fil et anneaux de fer, goudron, vieux sacs de jute).

*Grands travaux
dans une commune
populaire du Sian (Chine)
ou la valeur de l'investissement humain.*



Le Département technique du Gouvernement du Bihar accueille mal cette innovation. En l'espace de 4 ans, ils installent 1 600 puits en acier sur deux districts. Ce gaspillage d'une matière rare est heureusement limité en raison du coût de l'opération, que même l'aide des pouvoirs publics rend trop élevé (crédit, prix de l'acier, etc.). Or, pendant cette période, 4 000 puits en bambou sont fabriqués, sans le secours des autorités. Devant ce succès, des responsables locaux réussissent enfin, lors de la sécheresse de 1972, à obtenir l'aide publique pour un programme de 14 000 puits en bambou, à réaliser en 4 mois. De plus, 5 000 puits sont encore fabriqués sans aide. En l'espace de 4 mois, 40 000 ha se trouvent irrigués, grâce à une combinaison des puits avec des pompes Diesel mobiles, louées. Ces faits démentent les thèses communément répandues sur l'inertie des petits fermiers et leur résistance au progrès technique.

4^e cas : La technologie de la bicyclette

Le rôle de la bicyclette dans le transport urbain et rural est facilement oublié dans nos sociétés où règne l'automobile. Mais c'est surtout la diffusion du cycle vers les zones rurales qui doit retenir l'attention. Il s'agit d'un moyen d'éducation. La brouette chinoise est fréquemment munie de roues de bicyclettes, depuis que celle-ci se répand dans les campagnes. Le cycle est un des diffuseurs principaux des techniques mécaniques, du fait des opérations d'entretien et de la production locale de pièces détachées. Le roulement à bille permet de multiplier les applications de l'énergie du pédalage avec entraînement par chaîne : des batteuses, tarares, boyeurs et dynamos sont les exemples les plus connus, sans oublier l'élévation de l'eau pour la petite irrigation. S.S. Wilson propose d'améliorer les tarares à manivelle en utilisant le pédalier et de mettre au point des systèmes d'entraînement standards à usages multiples; il envisage encore la création d'un alternateur de 50 Watts, d'un ventilateur pour hôpital et d'un tour à bois.

5^e cas : Effets sociaux du progrès technique à Java

Depuis quatre ans, à Java, on est passé du décortilage manuel du riz à sa transformation dans de petites usines locales (PUL) : l'essentiel de la récolte est ainsi traité à présent. Comparée à la grande usine, du point de vue de la dimension (1 000 t au lieu de 21 600 t) et de l'équipement par travailleur (8 000 dollars pour 12 travailleurs par équipe contre 2,6 millions de dollars pour 39), la PUL offre le cas d'une technique intermédiaire moderne qui, même appréciée au seul critère de la rentabilité, s'avère plus efficace que la grande unité. De là son succès. Le coût étant inférieur de 40 % au décortilage manuel, l'économie réalisée sur une récolte de 13 millions de tonnes est de 165 millions de dollars : lesquels sont partagés entre agriculteurs, usiniers, commerçants et consommateurs, en fonction des rapports de force locaux et de la politique gouvernementale. En outre, la PUL extrait 9 kg de riz supplémentaires pour 100 kg de récolte (66 kg contre 57 kg). Toutefois, le gain de 1,5 million de tonnes, obtenu à l'échelle nationale, se paie d'un

déséquilibre du régime alimentaire des pauvres, car ce riz usiné ne leur fournit plus les vitamines dont ils bénéficiaient. D'autre part, l'accroissement de la productivité provoque une chute de l'emploi (12 personnes au lieu de 107 traitent 1 000 T par an). A Java, 125 millions de journées de travail salarié sont ainsi perdues par les femmes pauvres des villages, qui n'ont guère de chances d'être employées dans les usines et le programme « Kabupaten » de travaux publics n'avait prévu que 43,6 millions de journées de travail en 1972-1973 pour toute l'Indonésie. Le progrès technique engendre donc un chômage villageois massif, et cela, au moment même où l'usage de la faucille se répand, au détriment de la main-d'œuvre traditionnellement employée à la moisson. Dans les conditions politiques actuelles de l'Indonésie, le bien-fondé de ces innovations paraît douteux et le progrès économique est synonyme de régression sociale.

6^e cas : Mécanisation de la production du gari au Nigéria :

Le gari est un produit alimentaire déshydraté, dérivé du manioc par des procédés traditionnels. Au Nigéria, 1 à 1,5 million de tonnes de gari, soit 70 % de la récolte, sont consommés, en particulier par les bas revenus. En raison de la croissance très rapide de la demande urbaine, le Federal Institute of Industrial Research (FIIR) a décidé, dès 1950, de donner la priorité à l'étude de techniques industrielles pour la production du gari. Après avoir résolu les problèmes chimiques complexes que pose une fermentation en deux étapes, les chercheurs se sont orientés vers un équipement moderne, totalement mécanisé, dont la longue mise au point (1970) ne peut être faite qu'avec une firme anglaise.

Entre temps, des techniciens du FIIR, réfugiés au Biafra, se sont retrouvés dans une commission de guerre, avec la tâche d'assurer, par des moyens de fortune, la production de gari. Ils ont rapidement découvert une technique simple et préférable à la technologie de type avancé. Intermédiaire par la taille des unités et l'équipement par travailleur, cette technique a des effets de liaisons locales, un meilleur coefficient de transformation. Il a donc fallu que la guerre les contraigne à ne compter que sur leurs propres forces, pour que des chercheurs mobilisent leurs compétences, se libèrent de leurs préjugés scientifiques et cessent enfin d'être obnubilés par les modèles qu'on leur avait enseignés. Ces préjugés leur interdisaient d'imaginer des équipements susceptibles d'une production locale. Le biais mental en faveur de l'imitation aboutissait à une sorte de "brain-drain" interne des cerveaux des chercheurs qui se rendaient dépendants de la firme anglaise.

7^e cas : Logement et matériaux de construction traditionnels

D'après une étude récente, l'emploi direct augmenterait de 8 à 9 % quand les travaux de manutention et de terrassement sont exécutés à la main. Mais l'emploi indirect dépend de la nature des matériaux de construction utilisés. Il reste faible, s'ils sont produits par des techniques intensives en capital, centralisées et tributaires elles-mêmes des importations.

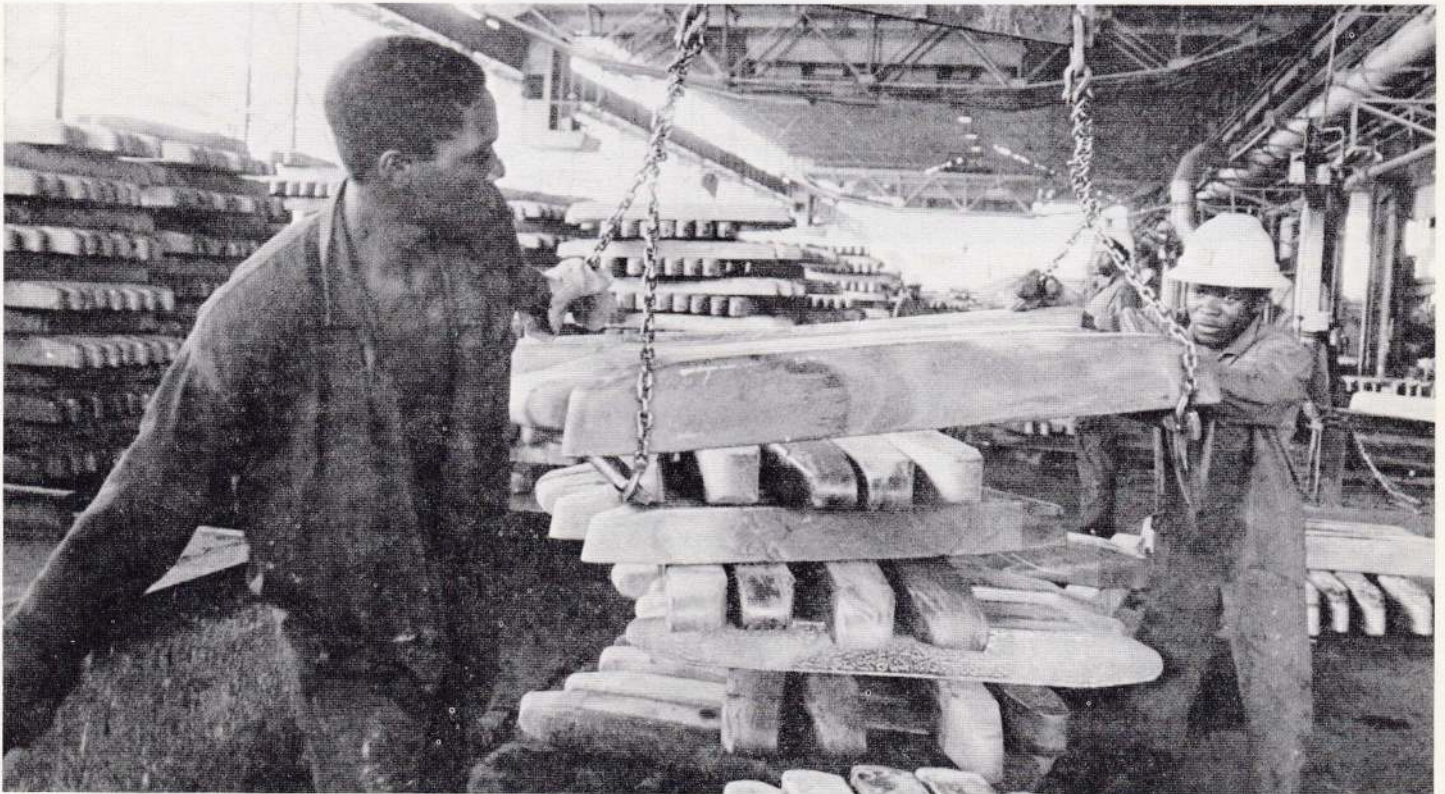
Pour encourager l'utilisation de matériaux locaux, intensifs en travail et la construction de logements économiques, il faut d'abord réhabiliter des pratiques architecturales nationales, qui ont été victimes d'un véritable ethnocide culturel dans le Tiers-Monde.

Ainsi en Égypte, l'élite nationale (y compris la corporation des architectes) est aveuglée par le fantasme d'un prétendu universalisme architectural, qui implique l'ouverture de larges fenêtres, l'usage du ciment, et l'installation de climatiseurs; elle étouffe la renaissance de la voûte en boue et de l'excellent système d'aération naturelle que H. Fathy a retrouvé dans l'héritage millénaire de l'architecture égyptienne. Supérieure en tout point (confort coût, esthétique, économie de devises et de matériaux rares), la maison traditionnelle pourrait, de plus, bénéficier d'un apport sélectif d'éléments modernes.

légèreté et solidité pour le transport). C'est enfin une nécessité de briser les résistances institutionnelles. Un comité d'experts a publié à l'intention du gouvernement du Kérala des conclusions très positives sur l'expérience de 5 années de construction de logements à la moitié des coûts du Département des Travaux publics. Mais le pouvoir politique n'a pu contraindre ce dernier à supprimer les revêtements muraux et à adopter des toitures plus légères qui permettent d'économiser ciment et acier grâce à des murs de briques faites à la main. Ainsi, sous prétexte d'études complémentaires, les services officiels refusent les plus importantes économies, celles qui, en particulier, interdiraient aux entrepreneurs de doubler leurs profits, en revendant sur le marché noir les matériaux (ciment, fer, plâtre) achetés au bas prix officiel en des quantités fixées par les normes « générales » de ces services officiels eux-mêmes.

Ainsi, l'Ambar Charkha, technique de filage soi-disant améliorée par rapport à la technique traditionnelle, a échoué parce qu'elle s'est avérée moins efficace d'un point de vue strictement économique. Des pays du Tiers Monde (à bas salaires) ont intérêt à ne pas acheter l'équipement de la génération la plus récente. Même si un matériel de type 1950 ou 1960 n'est plus fabriqué, un pays peut envisager de l'acquérir de seconde main dans des pays industrialisés.

Un pays désireux de maintenir une forte activité textile villageoise peut protéger la production artisanale en lui réservant certaines catégories de textiles ou en subventionnant ses produits par une taxe perçue sur les grandes usines; il peut combiner la filature en usine (où l'on obtient de grandes économies d'échelle) avec un tissage par petites unités décentralisées, utilisant des techniques intensives en travail.



Il convient, d'autre part, d'améliorer les qualités (en particulier la durabilité) des matériaux traditionnels. Ainsi, le Niger se propose d'imperméabiliser briques, murs et toits en banco (terre) par une couche de kilvanite, un produit à base de soufre. Le toit est un élément essentiel en région tropicale humide. La tôle ondulée, inconfortable et la plaque de fibrociment, fragile à transporter, sont devenus symbole social malgré leur coût élevé. On peut s'étonner et regretter qu'on ait tardé à étudier l'imprégnation chimique de matières organiques disponibles localement. Une recherche indienne vient de confirmer l'intérêt d'une technique pratiquée au Brésil et en Afrique : des plaques fabriquées à partir de fibres cellulosiques, d'origine variée (vieux papiers, chiffons, bagasse, déchets de jute, fibre de coco), séchées au soleil ou au four, sont imprégnées dans un bain d'asphalte pour être dotées des qualités voulues (isolation, résistance au feu, aux insectes et aux pluies,

8^e cas : Le textile : filature et tissage du coton

Ce dossier est certainement le mieux étudié et les principales conclusions sont connues.

La gamme des techniques possibles est très large, depuis l'atelier familial ou artisanal jusqu'à la très grande usine. « Il n'y a pas de supériorité technique absolue d'une formule sur les autres et le choix est purement socio-économique. Celui-ci dépend de facteurs sociaux (par exemple, le taux de salaire et la propension à consommer), de conditions politiques (par exemple la fiscalité), de modes d'organisation (qui affectent les délais de commercialisation et donc la rotation du capital circulant), enfin de considérations psychologiques ou morales (valorisation du présent ou du futur). »

En particulier, A. K. Sen a montré qu'il serait dangereux de privilégier systématiquement la technologie intermédiaire.

Mine de cuivre au Zaïre.

Dans les régions où la main-d'œuvre est abondante et bon marché, il est possible de faire tourner les équipements plus vite et d'utiliser un coton meilleur marché (variété plus courte), en augmentant la quantité de travail pour réparer les machines et les fils plus souvent rompus.

Vers un style technologique diversifié

Les études sectorielles montrent que les techniques disponibles pour fabriquer un bien donné sont très diversifiées selon l'équipement par travailleur. Elles montrent aussi que les entrepreneurs, en raison de l'état des marchés, privilègient le degré de mécanisation, au lieu de rechercher la maximisation du profit et surtout de respecter ces priorités sociales que sont la création d'emploi et l'économie de devises. Les préjugés des ingénieurs jouent également en faveur des techniques les plus modernes, importées de l'Occi-



Une mécanisation adaptée aux besoins : ici une coopérative en Algérie.

dent et considérées comme nécessairement plus efficaces. Mais, la sélection des techniques étrangères et leur adaptation aux conditions locales s'imposent.

En fait, le concept de technologie combinée a une valeur heuristique générale pour la mise au point de techniques (adaptées et intermédiaires) qui incorporent sélectivement un élément moderne. Ainsi seront poursuivis simultanément des objectifs, à première vue contradictoires, d'augmentation rapide de la production et de la productivité d'une part, et la création d'emplois d'autre part. Dans les études de cas, les innovations montrant la possibilité pour le village d'économiser des dépenses monétaires en remplaçant en partie l'achat d'équipement agricole, d'énergie, d'engrais et de matériaux par des ressources locales, ne vont pas nécessairement dans le sens d'un développement plus égalitaire. Ainsi, la variable institutionnelle (politique) est déterminante dans l'impact social de la mise en valeur des déchets organiques. De même, il manque aux villages indonésiens la capacité de gérer utilement toute la main d'œuvre libérée par le progrès technique introduit dans des activités traditionnelles - récolte et décorticage du riz. Cette permanente réallocation des forces de travail y compris dans les programmes d'investissement humain, est une des qualités principales de la Commune Populaire chinoise. Poussées par l'impérieuse nécessité de mettre en valeur les ressources locales pour survivre et pour croître, les régions rurales du Tiers-Monde pourraient, à travers leur effort de "self-reliance" être le premier système d'exploitation des ressources qui ait la vertu de tirer l'essentiel

de ses productions des flux d'énergie solaire renouvelable, conformément au principe de solidarité avec les générations futures.

Avec l'habitat nous n'avons qu'effleuré le dossier fondamental de la fermeture des choix par la transposition mimétique des biens de consommation occidentaux. Le cas de l'industrie du savon au Kenya, étudié par S. Langdon est un modèle sur ce thème développé théoriquement par F. Stewart.

Il reste enfin beaucoup à faire pour creuser de plus près la signification d'un pluralisme technologique qui aurait pour caractéristique, à la différence du dualisme par absorption progressive du secteur traditionnel par le secteur moderne, de gérer l'introduction différenciée du progrès technique simultanément dans tous les secteurs spatiaux, économiques et sociaux.

En choisissant de parler d'un ensemble de possibilités dont la littérature et plus encore les gouvernements et l'assistance technique se désintéressent pour l'essentiel, nous avons voulu exprimer que, faute d'un effort majeur pour réorienter les stratégies d'industrialisation, il n'y aura pas de développement pour la part croissante de population du Tiers-Monde vouée au chômage et à la misère. On peut même douter qu'une meilleure répartition des capacités financières et techniques mondiales dans le cadre d'un nouvel ordre économique international soit suffisant, si ces moyens sont affectés au même type de productions et de techniques.

A tous les niveaux, le préalable est la rupture avec la domination de modèles étrangers dont l'impérialisme est beaucoup plus profond que ne le révèle l'analyse traditionnelle de l'exploitation commerciale ou financière.

D. T.